

La conservation et l'amélioration des pâturages dépendent surtout, par rapport à leur fertilité, du nombre et de l'espèce des animaux qui les parcourent. Si l'on prend, sur un troupeau, dix bêtes choisies parmi les grosses, les moyennes et les petites, qu'on les pèse le matin, et qu'au bout de dix jours on les pèse de nouveau dans les mêmes circonstances, le pâturage sera réputé suffisant si elles n'ont pas perdu de leur poids; il sera bon, si elles ont gagné sensiblement; le pâturage sera réputé propre à l'engrais, si le gain a été pendant ce temps de six livres par cent livres du poids de l'animal. Cette épreuve que nous proposons indiquera la limite inférieure du nombre de têtes de bétail à mettre sur un pâturage; on s'apercevra bientôt, à l'herbe négligée ou gâtée, si le nombre est inférieur à son pouvoir nutritif.

Il n'est pas moins important de ne pas laisser le bétail entrer sur le pâturage quand le terrain est humide et qu'il y laisse l'empreinte de ses pas. Dès que la température s'adoucit et que l'herbe commence à repousser, il faut laisser le pâturage vacant et attendre qu'elle ait atteint une certaine hauteur pour y mettre les bêtes à cornes.

Quand les pâturages sont étendus, on les divise en enclos, de telle manière que le bétail les parcoure successivement.

On associe ordinairement un cheval à dix bêtes à cornes. Il pâture des herbes que celles-ci dédaignent, et surtout celles qui ont poussé près de leurs bouses, on ont été arrosées de leurs urines.

Dès qu'un champ a été pâture, on fait passer le bétail dans un autre, et il revient dans le premier quand l'herbe y a repoussé, à moins que l'on ne destine la seconde herbe à faire du foin d'hiver. Dès qu'un enclos est évacué, on étend avec soin les fientes, de manière à les répandre sur toute la surface de la prairie. L'herbe ne pousse plus que l'année suivante sur les places qui ont été couvertes de ces excréments, et une bête à cornes couvre ainsi chaque jour près de trois pieds carrés de surface. Avec ces soins, le pâturage s'améliorera. Si, au contraire, le nombre du bétail est excessif, il ne se borne pas à pâture l'herbe, il la ronge jusqu'au collet, arrache même les racines et dégarrit le gazon. Il suffit d'un seul jour où une pâture ait été trop chargée, pour que la place où cette surcharge a eu lieu se reconnaisse pendant plusieurs années.

L'étendue des enclos doit être réglée de manière que le bétail reste que quelques jours dans chacun d'eux, et il doit y revenir tous les quinze ou vingt jours au plus; de sorte que l'animal consomme tous les jours de l'herbe jeune, qui se digère mieux, et qui d'ailleurs est plus azotée sous le même volume. L'herbe pourrait donc être pâturée neuf à 12 fois pendant la belle saison, et comme les plantes améliorantes s'assimilent d'autant plus de gaz atmosphériques qu'elles sont plus jeunes, le produit total de la prairie, quoique moindre en poids, est au moins égal en matières nutritives.

Mais cette succession constante de pâturages tend à multiplier les herbes précoces et celles qui fleurissent bas, et à faire disparaître toutes celles qui ont une haute stature et qui fleurissent plus tard. Si on les fauche, on n'obtient plus qu'un foin court, et dont les secondes coupes sont dépourvues des plantes les

plus abondantes et les plus riches. Aussi les Anglais vantent-ils l'usage de faire pâture les prairies une année et de la faucher l'année suivante, et de maintenir ainsi l'équilibre entre les plantes gazonnantes et les plantes élevées.

D'autres fauchent constamment la même partie d'une prairie, qui est celle dont le sol est le plus humide et reçoit le plus de détriment des parcours, et ils font pâture la partie la plus sèche. Cette distribution se justifie suffisamment par ces circonstances locales.

D'autres enfin, quoique ayant des prairies de trois natures, en réservent une partie pour la faux et une autre pour le pâturage. Cette disposition, d'après M. le comte de Gasparin, paraîtrait indifférente si le pâturage ne revenait pas plus souvent que le fauchage sur le même espace de terrain; mais si le pâturage doit revenir à de plus courts intervalles, il y a suppression d'un nombre de plantes propres à faire du foin, et alors il convient, en effet, de conserver à chaque parcelle sa spécialité et d'avoir des clos ayant exclusivement l'une ou l'autre destination.

*Conséquence de l'habitude trop généralement répandue de semer les prairies artificielles dans des terres épuisées.*

—Lorsqu'on veut qu'un animal naissant devienne vigoureux et précoce, on entoure de soins son jeune âge, on lui donne une nourriture abondante et substantielle; lorsqu'on veut former une pépinière de plantes d'espèces quelconques, on choisit de préférence la partie de son champ la plus fertile et la mieux préparée; un succès mérite dédommager alors l'éleveur, le jardinier ou le cultivateur intelligent.

Pourquoi donc, par une inconcevable inconséquence, par une sorte de contradiction difficile à justifier, fait-on si souvent le contraire lorsqu'il s'agit d'élever une prairie artificielle.

On semble en quelque sorte prendre à tâche de ne confier à son champ, la graine de mil, de sainfoin et de trèfle, qu'après l'avoir épuisé le plus possible par la culture des céréales; *ma terre est fatiguée*, dit-on, *il faut la mettre en fourrage pour la reposer.*

Pouvons-nous être étonnés, après cela, que nos prairies artificielles ne réussissent pas toujours, comme nous l'avions espéré? Si quelque chose devait nous étonner, n'est-ce pas plutôt de les voir si bien réussir dans d'aussi mauvaises conditions?

On sait que le trèfle et le sainfoin vont puiser une partie considérable des principes nécessaires à leur développement non pas à la surface du sol, mais à une assez grande profondeur; mais ce n'est pas dès le jeune âge que ces précieuses plantes fourragères sont capables de fonctionner ainsi: avant d'avoir acquis assez de développement pour pouvoir pénétrer dans les couches profondes du sol, les jeunes racines de ces plantes doivent nécessairement vivre dans la couche supérieure; elles y prospéreront d'autant mieux que cette couche sera en meilleur état de culture et qu'elle contiendra une plus abondante proportion de principes fertilisants, en un mot qu'elle sera moins épuisée.

Il y a donc avantage, pour la bonne venue d'une prairie artificielle, à la semer dans une terre encore fertile, et, le plus souvent qu'on le peut, dans une récolte fumée.

Vigoureusement développées dès la première période de leur végétation, les racines attaqueront